

UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB



La corde à linge

MAXWELL VOSS

La corde à linge

par
Maxwell Voss

Première publication : 2026
Copyright © AB Discovery
Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : La corde à linge

Auteur : Maxwell Voss

Rédacteur en chef : Rosalie Bent et Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

Contenu

Chapitre 1	4
Chapitre 2	7
Chapitre 3	11
Chapitre 4	14
Chapitre 5	17
Chapitre 6	20
Chapitre 7	23

La corde à linge

Chapitre 1

William Thomson avait de larges épaules et un rire facile ; il avait ce genre de personnalité qui attirait naturellement l'attention. À vingt-sept ans, il était grand et bien bâti, une carrure qui évoquait davantage le travail en plein air que la musculation, même s'il pratiquait les deux : trois footings par semaine, musculation le jeudi et football le dimanche matin avec la même bande d'amis qu'il fréquentait depuis l'université. Au travail, dans la société de gestion de projets où il avait gravi les échelons depuis l'obtention de son diplôme, il était reconnu pour son efficacité discrète. Son responsable le qualifiait de fiable. Ses collègues appréciaient sa bonne compagnie. Ses amis l'appelaient Will.

Il était populaire d'une manière authentique, celle d'être sincèrement apprécié plutôt que simplement toléré, et cela n'étonnait personne après avoir passé dix minutes en sa compagnie. Il offrait des tournées sans compter les consommations. Il se souvenait de ce que les gens lui confiaient : l'entretien d'embauche qui les angoissait, le parent malade, le chien qu'ils avaient dû faire euthanasier. Il s'enquêrait de ces choses au moment opportun, non par calcul, mais parce qu'il écoutait vraiment . En sa compagnie, on se sentait écouté sans pouvoir l'expliquer précisément, et cette qualité, qu'il n'avait ni cultivée ni facilement explicable, l'avait rendu discrètement indispensable dans tous les groupes dont il avait fait partie.

La seule chose qui intriguait tout le monde, qu'on disait parfois à voix haute et qu'on pensait plus souvent encore, c'était l'absence de petite amie. À vingt-sept ans, beau garçon, sociable, visiblement pas un désastre avec les femmes – car il leur plaisait manifestement –, il avait ce don naturel que certains hommes possèdent sans le savoir, et pourtant, rien. Aucune trace de quelqu'un. Quand son ami Marcus lui avait posé la question directement, après une longue soirée au pub, William avait souri et trouvé une excuse si parfaite que Marcus était reparti sans avoir rien

La corde à linge

appris. Quand Jess, qu'il connaissait depuis la première année, s'était un jour demandé à voix haute à son petit ami si William était gay, celui-ci avait répondu qu'il ne le pensait pas, sans pouvoir expliquer pourquoi, et la conversation avait changé. Il y avait une version de la théorie de Marcus, mi-sérieuse, mi-plaisantin, et William en avait conscience comme on perçoit un bruit lointain, sans être inquiétant, juste présent.

La vérité n'était pas qu'il était homosexuel. La vérité était tout autre.

Le jeudi après le travail, il allait au pub près du bureau avec quatre ou cinq collègues pendant une heure, parfois deux. Il buvait une bière, parfois deux, toujours lentement, et c'était toujours lui qui proposait de partir avant que l'ambiance ne dégénère. Il se levait pour partir avec cette nonchalance bon enfant qui le caractérisait, et personne ne s'en offusquait vraiment, car ce n'était pas de la brusquerie ; c'était simplement William, tout simplement. Il était chez lui vers 19h30.

Ce que personne au pub n'avait jamais remarqué, ce que personne de son entourage n'avait jamais remarqué, c'était le léger volume à la ceinture de son pantalon, là où sa chemise était rentrée. Rien d'extraordinaire. Il portait des vêtements bien coupés et se déplaçait avec assurance. Si le bas de son dos était légèrement plus arrondi, rien ne laissait supposer qu'il s'agissait d'autre chose que de la morphologie normale d'un homme à la posture et à la carrure solides. Il avait porté des couches sans interruption pendant si longtemps que sa démarche s'y était naturellement adaptée. Pas de démarche chaloupée, pas de démarche prudente, pas de gêne. C'était aussi naturel que respirer.

Il ne s'en privait que le dimanche matin. Il se changeait avant de partir pour le foot, son unique concession, ces 90 minutes de gestion scatologique banale qui lui coûtaient plus de concentration qu'il n'en aurait fallu à n'importe qui d'autre pour accomplir un véritable effort. Il jouait bien malgré cela, ou peut-être grâce à cela,

La corde à linge

cette concentration conférant à son jeu une intensité que d'autres attribuaient à l'instinct de compétition. C'était un bon milieu gauche, il le savait et n'en faisait pas étalage. Après le match, il se changeait de nouveau avant de rentrer chez lui, sur le siège avant, son sac de sport à l'arrière, rapidement et avec l'aisance d'une longue habitude. Personne ne le voyait. Personne ne le regardait.

Son contrôle de la vessie, d'un point de vue clinique, était techniquement satisfaisant. C'était le point qu'il avait mûrement réfléchi, comme il le faisait pour les choses sur lesquelles il devait être honnête avec lui-même. Il pouvait passer la matinée sans incident s'il se concentrait. Il pouvait gérer une réunion. Il avait passé sept dimanches matin entiers à jouer au foot sans problème. Mais cela demandait un effort qui lui semblait déplacé, un effort mal orienté, comme nager à contre-courant. Les couches avaient un sens qui allait au-delà de la simple commodité, au-delà du confort, vers quelque chose qu'il avait depuis longtemps cessé de chercher à définir précisément. Elles étaient siennes. Il était à eux. C'était tout simplement ainsi.

Et s'il n'avait pas de petite amie, s'il esquivait les questions en souriant et en ne disant rien d'utile, ce n'était pas qu'il ne pouvait imaginer trouver quelqu'un, ni qu'il en était incapable. C'était que la première conversation sincère finirait forcément par aboutir à quelque chose, et il ne savait pas comment gérer cette éventualité. Alors il gardait tout pour lui. Il rentrait chez lui. Il était heureux là-bas. Il ne se sentait ni seul ni insatisfait.

La corde à linge

Chapitre 2

La maison se trouvait dans une rue calme d'une banlieue résidentielle, en briques rouges, sans charme particulier de l'extérieur. Il l'avait achetée quatre ans auparavant, et la première chose qu'il avait faite, avant même de rénover la cuisine et la salle de bains, avait été de confier l'agrandissement du sous-sol à un entrepreneur recommandé par un spécialiste : discret, qui ne posait pas de questions inutiles. La maison possédait un petit sous-sol, à peine plus grand qu'un vide sanitaire, comme on en trouve dans les maisons mitoyennes victoriennes où le terrain est légèrement en pente. L'entrepreneur avait abordé le projet avec pragmatisme et sans précipitation. Le résultat fut bien plus qu'un simple vide sanitaire.

L'ouverture se trouvait dans le salon du fond, derrière la haute bibliothèque qui occupait la majeure partie du mur ouest. Le mécanisme était simple. Une simple pression au bon endroit et la bibliothèque pivotait, mais le système était solide et silencieux, sans le moindre interstice. Si l'on poussait les livres eux-mêmes, ils ne bougeaient pas. C'était le cadre qu'il fallait actionner, exactement au milieu de la troisième étagère en partant du bas, où une petite pièce de laiton était encastrée dans le bois peint. William avait testé le mécanisme à maintes reprises au début, revenant vérifier son bon fonctionnement une fois la peinture sèche et la bibliothèque recouverte de sa couche de poussière accumulée. Il semblait toujours aussi bien fonctionner.

L'escalier derrière lui était un véritable escalier, et non une échelle, éclairé par un détecteur de mouvement qui s'allumait à sa descente. Seize marches, avec une rampe sur la gauche. En bas, une porte à loquet, puis la pièce.

La pièce était immense. C'est la première chose qui aurait frappé quiconque y aurait mis les pieds. Son ampleur, la hauteur sous plafond de près de trois mètres, la façon dont l'espace s'ouvrait depuis la porte de l'escalier sur un lieu souterrain inattendu...

La corde à linge

William avait précisé au constructeur qu'il souhaitait un home cinéma et un studio de musique, qu'il avait besoin d'une isolation acoustique performante et d'une climatisation, et le constructeur avait réalisé le projet sans sourciller. La ventilation remontait par un réseau d'étroits conduits qui émergeaient, invisibles, dans le jardin, derrière un massif de fougères. La pièce était chaude en hiver et fraîche en été. L'humidité y était inexistante. Elle embaumait le coton propre, avec une légère odeur de talc, et en dessous, une douce chaleur.

Au milieu du mur le plus long de la pièce, le mur nord, juste en face de l'entrée, se trouvait la table à langer. Une vraie table à langer pour bébé, large et profonde, avec des rebords pour éviter qu'elle ne roule, recouverte de vinyle blanc et d'un tapis imperméable. Surtout, elle était dimensionnée pour un adulte tout en faisant office de table à langer pour nourrisson. L'étagère du dessous était bien garnie : à gauche, des paquets de couches jetables empilés en deux tailles ; au centre, une pile de couches lavables pliées à plat ; et à droite, plusieurs culottes en plastique blanches et pastel, suspendues à un petit porte-serviettes en bois. Deux boîtes de talc, l'une ouverte, l'autre scellée en réserve. Un flacon d'huile. Un distributeur de lingettes chauffantes. Des disques de coton dans un bocal en verre avec couvercle. Chaque chose à sa place, et l'ensemble dégageait cette impression de lieu habité, non pas immaculé et figé, mais soigné, fonctionnel, usé là où il faut.

L'extrémité est de la pièce, à droite en entrant, était la partie bleue. Le berceau était un véritable lit à barreaux en bois peints en blanc, recouvert de draps-housses bleu clair à bordure jaune. La courtepoinette était composée de carrés bleus, jaunes et blancs, et la couverture à carreaux repliée au pied du lit était à rayures bleues. Au-dessus du berceau était suspendu un mobile de petites voitures rouges, jaunes et vertes, et de minuscules vaisseaux spatiaux argentés et blancs, tous aux formes arrondies et simples, conçues pour les tout-petits, tournant lentement au gré du courant d'air des

La corde à linge

aérations. Sur le mur derrière le berceau courait une frise de trains et d'étoiles à la hauteur idéale pour capter l'attention d'un enfant allongé. L'armoire contre le mur est regorgeait de petits bodies bleus, blancs et jaune pâle, certains à motifs de camions, d'autres unis, d'autres encore à col rayé ; une rangée de barboteuses en éponge à boutons-pression à l'entrejambe ; des jeans souples à pression à l'entrejambe ; plusieurs paires de chaussettes et de chaussons bleus pour bébé ; Trois chapeaux de soleil en coton avec jugulaire ; un tiroir rempli de t-shirts pliés. Sur l'étagère au-dessus de l'armoire se trouvaient quatre ou cinq petites voitures aux couleurs primaires vives, un trieur de formes en bois à pousser, un cube en tissu avec des panneaux de textures différentes sur chaque face, un canard en caoutchouc jaune et un petit ours en peluche vêtu d'une salopette bleue, dont le nom n'était pas fixe, qui avait simplement toujours été là.

L'extrémité ouest était l'extrémité rose. Le berceau y était identique dans sa structure, mais entièrement décoré différemment : des draps-housses blancs à petits motifs de boutons de rose en bordure, une courtepointe rose pâle bordée de broderie anglaise blanche et une couverture en nid d'abeille rose pliée en un rectangle soigné au pied du lit. Au-dessus, le mobile accueillait des bébés animaux : un agneau blanc, un poussin jaune, un cochon rose pâle, tous en peluche douce, ainsi que des étoiles argentées et trois petites licornes blanches et or pâle qui captaient la lumière et la diffusaient en de petits points sur le mur. L'armoire du mur ouest renfermait un tout autre univers : des robes d'été roses et blanches, certaines à smocks sur la poitrine, d'autres à col Claudine et ceinture en satin ; trois ou quatre chemises de nuit en coton et polaire ; une rangée de grenouillères blanches bordées de dentelle au col et aux manches ; des collants blancs de deux épaisseurs, été et hiver ; plusieurs pantalons en plastique à volants blancs et rose pâle ; des chaussons souples à nœuds en satin ; Trois bonnets en coton étaient accrochés à des crochets à l'intérieur de la porte : un blanc uni, un autre bordé

La corde à linge

de satin rose, et le dernier orné d'une broderie anglaise assortie à la courtepoinette. Sur une étagère reposait un poupon au corps de tissu et au visage de vinyle, doux et lesté pour donner l'impression d'être un vrai poupon. Il y avait aussi une boîte à musique rose laquée qui jouait une mélodie qu'il avait tellement remontée qu'il ne saurait plus la nommer, un ensemble de bagues à empiler aux tons pastel, et un petit xylophone avec un maillet rembourré.

Le long du mur sud, entre les deux espaces, se trouvait une étagère basse où débordait tout le bazar : des couches supplémentaires, une rangée de livres d'images aux pages cartonnées épaisses, un panier de peluches qui appartenaient à un seul espace mais pas aux deux, plus un lapin, un éléphant en peluche gris, un petit lion en peluche à la crinière faite de pelotes de laine multicolores. Un fauteuil d'allaitement se dressait dans le coin sud-est, large et bien rembourré, avec un repose-pieds devant. Le tissu des deux était usé, doux et confortable, aux endroits précis où il s'asseyait et se reposait. Sur une petite table ronde à côté du fauteuil, il y avait un babyphone en plastique blanc, utilisé uniquement pour sa fonction de bruit blanc (réglé sur le cycle pluie), un livre d'images ouvert à la page où il s'était arrêté et un gobelet à bec qui restait au lave-vaisselle à l'étage quand il n'était pas là.

C'était, dans les moindres détails, une chambre d'enfant chérie. Pas un décor de catalogue figé dans le temps. C'était un lieu habité, avec douceur et régularité, au fil des ans. Les draps étaient propres, mais légèrement ramollis par le lavage. Les jouets avaient été manipulés. Les livres avaient été lus. Si vous vous étiez tenu au milieu de la pièce, sans rien savoir de l'homme qui vivait à l'étage, vous auriez simplement pensé que quelqu'un était très heureux ici. Quelqu'un de très, très jeune.

La corde à linge

Chapitre 3

Jeudi soir, après le pub, William rentra peu après 19h30. Il se prépara un bol de pâtes. Il mangea bien, des pâtes bien cuites, car la nourriture était une chose qu'il prenait discrètement au sérieux, et mangea sur le plan de travail de la cuisine, la radio allumée, sans vraiment l'écouter. Il débarrassa la table. Avant de descendre, il changea sa couche debout dans la cuisine. La fine couche jetable qu'il portait au travail était humide, comme d'habitude à cette heure-ci ; il la plia, la jeta à la poubelle et en colla une plus épaisse, en s'appuyant d'une main sur le plan de travail pour garder l'équilibre. Toute l'opération prit moins de deux minutes.

Il traversa ensuite le salon, poussa le cadre de la bibliothèque à son emplacement précis et descendit les escaliers.

Il resta un instant sur le seuil de la chambre d'enfant, observant les deux extrémités. C'était son rituel... regarder, décider, attendre de sentir quelle direction lui viendrait. Certains soirs, il le savait avant même d'arriver en bas des escaliers. Ce soir-là, il resta un instant immobile, tâtonnant pour trouver ce dont il avait besoin, comme on tâtonne pour trouver un mot qui ne vient pas tout à fait.

L'extrémité bleue semblait idéale.

Il se dirigea vers l'armoire est et resta un moment à contempler son contenu avec une attention silencieuse. Il choisit un body blanc à col bleu clair et deux petites étoiles jaunes brodées sur la poche avant, l'un de ses plus vieux, usé jusqu'à une douceur incomparable. Il prit ensuite un pyjama-pantalon bleu en polaire douce, un achat récent, et le tint un instant avant de le poser sur la table à langer.

Il se dirigea vers l'étagère à couches. Les couches lavables étaient pliées à plat ; il en prit deux, les secoua pour les déplier et les disposa sur la table comme il l'avait appris des années auparavant : le pliage en double, en éponge épaisse et absorbante, idéale pour une longue nuit. Il prit ensuite une culotte en plastique blanc, simple et légèrement froissée, et la posa sur la pile.

La corde à linge

Il se déshabilla, pliant ses vêtements de travail sur l'accoudoir du fauteuil d'allaitement avec la rigueur d'un homme qui avait depuis longtemps trouvé un équilibre entre l'enfance et le besoin de propreté des adultes. Il s'allongea sur la table à langer. C'était un moment qui avait toujours quelque chose de particulier pour lui... La position allongée, le changement de perspective qui en découlait, le plafond au-dessus de lui, le mobile qui tournait lentement à l'est de la pièce, la douce lumière de la lampe sur l'étagère. Tout, là-haut, paraissait différent de ce qu'il voyait debout, et l'échelle semblait différente. Il se poudra soigneusement, fixa les couches en tissu avec deux épingles de chaque côté. Il était habile, habile depuis des années, les épingles s'enfonçant facilement grâce à la légère résistance du coton de qualité, puis il enfila la culotte en plastique et la plaça à la taille.

Il enfila la grenouillère, ferma les boutons-pression à l'entrejambe et mit le pantalon de pyjama. Puis il resta immobile un instant, respirant simplement.

Puis il se leva, alla au fauteuil d'allaitement et s'assit.

Il passa la majeure partie de la soirée à ne rien faire de particulier, et c'était bien le but. Il tenait le canard en caoutchouc et le retournait entre ses mains. Il lut un des livres d'images. C'était une histoire simple, celle d'un ours qui cherchait quelque chose qu'il avait perdu et ne le trouvait pas jusqu'à la dernière page, où l'on découvrait que l'objet était avec lui depuis le début. Il l'avait peut-être lu deux cents fois. Il ne s'en lassait pas. Au contraire, cette familiarité faisait partie du réconfort, comme une chanson préférée qui résonne différemment quand on l'a tellement entendue qu'on y perçoit sa propre histoire. Il joua un moment avec le cube en tissu de l'étagère, le panneau bruissant, le panneau miroir et celui qui couinait doucement, passant ses doigts sur chacun à son tour. Il fit glisser les pièces du trieur de formes dans leurs trous sans regarder, trouvant les formes au toucher.

La corde à linge

À un moment donné, il mouilla sa couche, et la chaleur l'enveloppa d'une douce sensation de confort. Rien d'excitant, rien d'excitant, juste du confort, l'état idéal, au bon endroit, au bon moment. Comme des pieds froids qui se réchauffent, comme un ventre plein après un bon repas. Il resta où il était. Le mobile tournait au-dessus du berceau vide. Le bruit blanc diffusait sa pluie régulière.

Il finissait par s'endormir dans le fauteuil d'allaitement, ce qui arrivait parfois. Il se réveillait à deux heures du matin, la nuque raide, et devait se glisser dans son berceau. À moitié endormi, il se changeait méthodiquement, pliant les couches humides qu'il laissait par terre pour le lendemain matin, puis se glissait dans le berceau bleu, enveloppé dans la couette. Il dormait jusqu'à six heures.

Il se réveilla au son du minuteur du ventilateur, qu'il avait programmé des années auparavant pour qu'il se mette en marche progressivement à partir de six heures. Allongé dans son lit de camp, il contempla le plafond et le mobile, et sentit son poids ordinaire sous le drap éponge trempé. Il n'y avait rien d'anormal chez lui. Rien de remarquable à son sujet, ici, dans cette chambre, dans ce lit, dans cet état. Il était simplement lui-même, au sens le plus simple du terme, il le savait.

Il a pris une douche à l'étage, s'est habillé pour le travail et a déjeuné. À huit heures, il était déjà parti.

La corde à linge

Chapitre 4

Le samedi lui appartenait.

Il n'avait rien de prévu avec personne. Il avait consulté la conversation de groupe la veille au soir et confirmé que le week-end était libre, le match de foot n'ayant lieu que dimanche. Le samedi était donc entièrement pour lui, ce qui arrivait environ une fois par mois, et il le passait comme il l'avait appris au fil des années d'entraînement.

Il dormit tard dans son lit bleu, s'étant rendormi vendredi soir, comme à son habitude (une deuxième nuit consécutive n'étant pas rare), puis il se leva, prit une douche et se prépara un vrai petit-déjeuner : des œufs, des toasts et des fruits coupés, qu'il dégusta à l'étage en contemplant le jardin. Le sèche-linge était en marche, rempli de chemises. La radio était allumée. Il mangea lentement.

Ensuite, il redescendit et se tint de nouveau sur le seuil de la chambre d'enfant.

Le coin rose était lumineux ce matin. Il avait investi dans de bonnes guirlandes lumineuses avec de bonnes ampoules à spectre complet, de celles qui imitent la lumière du jour sans l'éclat froid des néons bon marché. La lumière caressait les volants blancs du linge de lit et faisait briller légèrement les petites licornes du mobile d'un éclat argenté. Les draps à motifs de boutons de rose avaient l'air d'avoir été lavés, séchés et remis en place, ce qui était le cas. C'était, pensa-t-il, comme presque tous les matins où il se tenait là, en pleine réflexion, une chambre accueillante. Les deux coins étaient accueillants, chacun à sa manière, mais le coin rose, un samedi matin, avait quelque chose de particulièrement paisible.

Il se dirigea vers l'armoire ouest.

Il choisit un body blanc en coton, bordé de dentelle au col et aux manches, simple et doux, acheté en ligne auprès d'une couturière qui confectionnait ce genre de pièces sans un mot et qui le faisait pour lui depuis trois ans. Par-dessus, pensa-t-il, il repensa à la robe d'été rose pâle à smocks sur la poitrine, la première qu'elle

La corde à linge

lui avait faite, celle qu'il avait tellement portée qu'elle avait acquis cette patine particulière où le tissu s'était assoupli et les smocks s'étaient stabilisés. Il sortit des collants blancs et une paire de bottines souples ornées de petits nœuds en satin à la cheville et les tint un instant à la main.

Il prit une couche jetable épaisse sur l'étagère du côté rose, dans la catégorie nuit, le genre qui offrait une absorption adéquate pour une longue journée, et transporta le tout jusqu'à la table à langer.

Le changement était plus lent les jours où il portait une robe. Il n'en était pas tout à fait sûr. Peut-être parce que les vêtements étaient plus élaborés : les boutons-pression du body, les collants, le soin apporté à l'habillement. Peut-être aussi parce que les jours où il portait une robe lui procuraient une sensation différente de ceux où il en portait une. Ni plus ni moins, ni mieux ni pire, juste différente, comme dormir sur le côté gauche ou droit, et que les deux positions sont acceptables, et que parfois, l'une est exactement ce dont on a besoin. Il se poudra soigneusement, fixa solidement la protection jetable avec du ruban adhésif, remonta les collants et les lissa de la cheville à la taille, enfila le body et le ferma, passa la robe d'été par-dessus sa tête et se pencha pour boutonner les trois petits boutons du haut. Les smocks tiraient un peu sur sa poitrine, comme toujours. Il était de forte corpulence, mais la coupe était suffisamment ample pour être confortable. Il ajusta la jupe.

Il se tenait près de la table à langer et se regardait dans le petit miroir accroché au mur. C'était un gros bébé. Il l'avait toujours su, et ce n'était plus un secret pour lui. Il ressemblait à ce qu'il était, au sens le plus neutre et le plus juste du terme.

Il s'approcha du fauteuil d'allaitement et prit le poupon sur l'étagère rose. Il le serra contre sa poitrine d'un bras, se laissa aller dans le coussin et laissa le matin s'installer. Le bruit blanc du ventilateur s'écoulait comme une pluie fine. Dehors, quelque part au-

La corde à linge

dessus et au-delà du système de ventilation, le monde vaquait à ses occupations du samedi.

En milieu de matinée, il était assis par terre avec les anneaux à empiler, construisant une tour, la faisant s'écrouler, puis la reconstruisant, triant d'abord les anneaux par couleur avant de tout refaire. Ce rituel l'apaisait, comme la répétition d'une tâche simple peut l'être lorsqu'on se laisse aller. La boîte à musique sur l'étagère rose était remontée et jouait sa mélodie, qu'il connaissait si bien qu'il l'entendait comme on entend son propre cœur battre... présente, discrète, faisant simplement partie de l'harmonie des choses. Il était, tout simplement, heureux.

Il déjeuna à l'étage, en vêtements de bébé, sans trop se soucier du regard des autres. Depuis longtemps, il ne se sentait plus mal à l'aise d'être vu seul ainsi. La cuisine était simplement la cuisine, il était simplement lui-même, et la robe d'été n'était qu'une robe d'été.

Après le déjeuner, il redescendit et dormit une heure dans le berceau rose. La couette était parfaite. Le mobile de licorne tournait au-dessus de lui, ses ombres se mouvant sur le plafond d'une manière si particulière qu'au fil des ans, ce mouvement lui était devenu parfaitement familier et apaisant.

Cet après-midi-là, il écouta de la musique sur une petite enceinte Bluetooth, une playlist qu'il avait créée avec des morceaux instrumentaux doux, le genre de musique qui ne vous demande rien. Il tourna les pages d'un livre d'images sur un lapin qui plantait un jardin, puis d'un autre sur une fillette qui trouvait un bateau et ramait jusqu'à une île. Ensuite, il posa les livres, s'allongea sur le dos, les bras écartés, et regarda le plafond. Le matelas jetable était humide, chaud et lourd autour de lui, collé à lui comme s'il y avait toujours été. La musique continuait. Un bruit blanc régnait en dessous. Il était heureux. Il n'y avait pas d'autre mot, et il n'en avait pas besoin.

La corde à linge

Chapitre 5

L'énurésie avait commencé à neuf ans et n'avait jamais cessé. Il ne se souvenait pas d'une époque où elle n'existait pas. Le drap mouillé le matin, cette sensation si particulière au réveil, la façon dont sa mère, il faut le dire, gérait la situation avec discrétion et pragmatisme. Elle lui avait acheté un protège-matelas sans chichis. Elle lavait les draps sans soupirer ni en faire tout un plat. À quatorze ans, comme le problème persistait, elle l'avait emmené chez le médecin, qui avait passé en revue les différentes options sans grand enthousiasme. Rien n'avait vraiment fonctionné.

Il avait porté des culottes d'apprentissage pendant plusieurs années, puis des couches-culottes, et à seize ans, lorsqu'il était devenu évident que ce n'était pas une phase passagère, un spécialiste consulté par son médecin généraliste lui avait suggéré que des couches bien ajustées la nuit seraient tout simplement plus pratiques et meilleures pour son sommeil. Sa mère avait acquiescé avec bon sens et pragmatisme, sans en faire toute une histoire. Il portait des couches la nuit depuis ses seize ans, et ce qui s'était produit au cours des mois suivants, ce qui s'était insidieusement installé puis s'était affirmé comme une évidence, c'est qu'il avait eu envie d'en porter aussi la journée.

Pas pour la même raison. Ou pas seulement. Sa faiblesse urinaire diurne était en partie réelle, en partie volontaire, et il avait passé beaucoup de temps, à la fin de son adolescence, à tenter de bien distinguer les deux, pour finalement se rendre à l'évidence : c'était peine perdue. La distinction importait moins que le fait. Il était suffisamment continent pour le football, pour la réunion, pour les situations où une fonction urinaire normale était requise. Dans tous les autres cas, il choisissait de ne pas l'utiliser. Ce n'était pas un échec. C'était une préférence, aussi profonde et aussi simple que n'importe quelle autre.

À vingt ans, il avait réussi sa première nuit en camping avec des amis : deux nuits passées avec une couche-culotte, à camper

La corde à linge

près des sanitaires et à se réveiller à trois heures pour se changer. Il avait réitéré l'expérience deux fois, puis avait discrètement cessé de se porter volontaire pour ces sorties. Le jeu n'en valait pas la chandelle. La concentration requise, l'organisation, la mémorisation précise de chaque petit matin sombre étaient épuisantes, contrairement à tout ce que sa vie à la maison avait jamais été. La maison, c'était mieux. La maison, c'était là où il était, à tous points de vue.

Ce qu'il avait fini par comprendre, lentement et sans révélation spectaculaire, c'était que tout cet ensemble complexe – les couches, la chambre d'enfant, ces deux âges de sa vie qui n'étaient pas des individus distincts mais plutôt comme deux clés permettant de jouer une même partition – n'était ni un trouble ni un problème. C'était ce qu'il était. La chambre d'enfant était la pièce la plus authentique de sa maison. La chambre d'adulte à l'étage, avec son vrai lit où il dormait à peine et ses meubles pratiques, était le décor de la vie ordinaire qu'il menait aussi, véritablement. Les deux étaient réelles. C'était ce qu'il avait besoin de comprendre et qu'il avait compris.

Il ne l'avait jamais dit à personne. Il avait failli franchir le pas à deux reprises : une première fois à vingt-deux ans avec une femme qu'il avait presque aimée, dont l'indifférence naturelle lui laissait penser qu'elle saurait bien le prendre ; un soir, assis par terre dans sa cuisine à boire du vin, il avait ouvert la bouche, mais s'était retenu. Une seconde fois, sur un forum où se retrouvaient des gens comme lui, bienveillants et respectueux les uns envers les autres, il avait écrit un long message sur sa vie, qu'il avait effacé avant de le publier. À chaque fois, la peur était précise. Ce n'était pas la peur d'être découvert, ni même d'être jugé, mais quelque chose de plus intime : le risque d'être vu et mal compris. D'être interprété plutôt que connu.

donc comme il l'entendait. Et, objectivement parlant, c'était une belle vie.

La corde à linge

Chapitre 6

Le sèche-linge est tombé en panne un mardi après-midi. En rentrant du travail, il a constaté qu'il s'était arrêté en plein cycle et qu'il refusait de redémarrer. Il a appuyé sur le bouton, tenté la réinitialisation, vérifié le fusible, bref, toutes les vérifications habituelles, et le linge à l'intérieur était humide et refroidissait. Il a tout sorti, l'a étendu sur le portant à linge dans la buanderie et l'a examiné.

C'était la lessive du bébé. Il la faisait une fois par semaine, parfois deux. Les couches lavables, qu'il lavait à 90 degrés, quelques culottes en plastique et les vêtements portés pendant la semaine. Cette semaine-là, il y avait le body blanc à étoiles jaunes de jeudi, le pyjama bleu et deux culottes en plastique. La robe d'été rose, qu'il avait remise dimanche après-midi, était aussi dans la machine, légèrement froissée sur le portant, comme c'est souvent le cas pour les tissus à smocks qui séchent mal.

Son étendoir à linge était petit, un modèle pliable à deux niveaux pour les chaussettes et les sous-vêtements, et ne pouvait pas contenir toute cette brassée. Il pouvait tout laisser en attendant la réparation du sèche-linge, mais la pièce de rechange mettrait au moins trois jours à arriver, et du linge humide laissé trop longtemps n'était pas récupérable.

Il se tenait dans la buanderie et y réfléchissait avec la concentration particulière qu'il déployait face aux problèmes nécessitant une solution pratique, quelles qu'en soient les autres implications.

L'étendoir à linge se trouvait dans le jardin. C'était un vrai étendoir, fixé à deux poteaux solides, et il ne l'avait jamais utilisé. Depuis son emménagement, il se servait du sèche-linge pour tout, ce que sa grand-mère aurait trouvé inexplicable, un gaspillage et peut-être même moralement suspect. L'étendoir était toujours là, légèrement abîmé par les intempéries au niveau des poteaux,

La corde à linge

parfaitement fonctionnel. Il l'avait vérifié une fois, la première année, et l'avait trouvé en bon état.

Il resta debout et réfléchit un moment à la corde à linge.

Le jardin, petit et clos de murs sur trois côtés, était en briques au nord, en béton enduit à l'est, et une clôture en bois de près de deux mètres de haut séparait son jardin de celui de la voisine au sud. Deux vieux rosiers, de son côté, avaient poussé jusqu'à la clôture, la débordant légèrement ; leurs tiges supérieures étaient visibles depuis la fenêtre de sa cuisine. Il avait aperçu la voisine une ou deux fois : une femme à peu près de son âge, brune, discrète, aimable mais réservée, le genre de voisine qui hoche la tête une fois et rentre chez elle. Elle semblait totalement indifférente à lui, ce qui, au fond, lui convenait parfaitement. Beaucoup de femmes lui accordaient un deuxième, voire un troisième regard. Elle, en revanche, ne lui jetait même pas un coup d'œil.

Il regarda de nouveau la clôture. Six pieds, c'était six pieds. Elle devrait se tenir sur quelque chose pour voir par-dessus.

Il retourna dans la buanderie et contempla le linge encore un moment.

La chose la plus simple et évidente, celle qu'une personne de bon sens aurait tout simplement faite, c'était d'étendre le linge. Les couches lavables étaient des couches lavables, tout simplement. Nombreux étaient ceux qui utilisaient des couches lavables pour leurs bébés et leurs jeunes enfants et les étendaient sans que cela ne pose problème. Les culottes en plastique étaient plus spécifiques, mais restaient néanmoins dans le cadre des soins courants pour nourrissons. Le body et le pyjama-pantalon étaient des vêtements d'enfants tout à fait ordinaires .

C'est la robe qui le fit hésiter. La robe d'été rose à smocks, petite et visiblement de belle facture, certainement pas une robe de bébé. Le pantalon en plastique à froufrous. Il les examina tour à tour.

Il prit ensuite le panier à linge , y mit tout et le transporta dans le jardin.

La corde à linge

Il travaillait méthodiquement, accrochant d'abord les couches lavables, six d'entre elles, blanches et larges, qui pendaient à plat dans la lumière de fin d'après-midi. Il accrocha ensuite les culottes en plastique à côté. Il y en avait quatre paires, deux blanches et deux rose pâle . Il accrocha le pyjama bleu et le body blanc à étoiles. Il sortit la robe rose du panier en dernier et la secoua doucement pour que les smocks ne se froissent pas davantage, puis lui trouva une place au bout de la corde à linge.

Il recula et contempla ce qu'il avait fait.

C'était du linge étendu sur une corde à linge. C'était son linge, étendu dans son jardin, un mardi soir. Il rentra et mit la bouilloire en marche.

La corde à linge

Chapitre 7

De l'autre côté de la clôture, dans le jardin voisin, une femme nommée Lena faisait quelque chose qu'elle faisait de plus en plus souvent ces derniers temps. Assise sur la chaise en bois qu'elle avait traînée jusqu'au coin ensoleillé, près du mur sud, elle ne faisait rien de particulier, comme elle s'autorisait désormais depuis qu'elle avait décidé d'arrêter de s'en excuser.

Elle avait vingt-cinq ans et vivait dans cette maison depuis deux ans sans être tout à fait sûre que ce quartier, cette rue, lui conviennent. Elle travaillait dans l'analyse de données, principalement à domicile, et sa vie sociale était satisfaisante. Ses amis étaient bons, mais peu nombreux, et ses journées étaient régulières. Elle avait vécu une relation amoureuse jusqu'à dix-huit mois auparavant, qui s'était mal terminée, la laissant plus seule qu'elle ne l'aurait souhaité si elle avait eu le choix. Peu à peu, elle avait fini par accepter sa solitude. C'était mieux que l'alternative : faire semblant d'être normale.

Sous son jean, elle portait une couche jetable. Elle en portait une le jour depuis bien avant d'emménager dans cette maison. Quant aux couches de nuit, c'était encore plus ancien.

Ce n'était pas une préoccupation constante. C'était plus qu'une simple habitude, comme certaines personnes sont pointilleuses sur leur thé ou l'agencement de leurs étagères. Elle portait des couches, tout comme elle lisait avant de dormir et rangeait soigneusement les câbles de son ordinateur. C'était un choix, un confort, et, d'une certaine manière, une nécessité. Elle souffrait d'incontinence, un véritable problème, diagnostiqué, même si ce diagnostic lui avait toujours semblé un peu anecdotique. Elle portait des couches avant le diagnostic et en aurait porté même sans lui. Elles lui appartenaient.

Elle gardait cela secret, comme on garde souvent ce genre de choses. Aucun partenaire ne l'avait jamais su. Méthodique, elle utilisait des préservatifs jetables à la maison et, lorsqu'elle sortait, les

La corde à linge

achetait en ligne et les rangeait dans un placard fermé à clé, car il est difficile de se défaire de ses vieilles habitudes de dissimulation, même en vivant seule. Elle en avait parlé en ligne, dans une communauté bienveillante et attentive, comme c'est souvent le cas, mais jamais à personne en face à face, pas une seule fois. Elle y avait pensé, puis y avait renoncé, d'innombrables fois.

Son voisin, elle l'avait noté ainsi : grand, d'apparence plutôt sympathique, visiblement peu enclin à la conversation. Elle avait hoché la tête en retour et détourné le regard. Elle avait remarqué qu'il n'avait pas de petite amie, comme on remarque des choses chez la personne dont le salon est mitoyen au sien , sans y prêter plus d'attention. Une fois, elle l'avait entendu rire au téléphone et s'était dit : « *C'est un joli rire .* » Puis elle avait repris ses activités. Mais après l'humiliation d'une relation qui avait tourné au vinaigre parce qu'elle portait des couches, aucun autre homme ne l'intéressait.

Assise sur sa chaise en bois, une tasse de thé à la main (qu'elle avait interrompue dès qu'elle avait refroidi), elle ne regardait rien de particulier, quand les bruits venant de l'autre côté de la clôture commencèrent. Elle ne leva pas les yeux tout de suite. Le bruit du linge étendu était le plus banal des bruits domestiques ; elle le reconnut et reprit ses pensées vagabondes.

Elle entra pour préparer du thé frais, et c'est à son retour, en passant devant la chambre d'amis sur le chemin de la cuisine, jetant par habitude un coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur les deux jardins, qu'elle aperçut la file d'attente.

Elle s'est arrêtée.

D'abord, les couches lavables . Blanches, plates et larges, elles étaient suspendues en rang et manifestement destinées aux adultes. À côté, quatre culottes en plastique, elles aussi pour adultes. Puis des vêtements d'enfant : un body, un petit pantalon à pieds, également pour adultes. Et tout au bout de la rangée, légèrement agitée par la brise du soir, une petite robe rose à smocks sur la poitrine.

La corde à linge

Elle resta longtemps debout à la fenêtre à regarder la file d'attente.

Elle savait ce qu'elle regardait. Elle le savait avec la certitude absolue et immédiate de la reconnaissance, comme on reconnaît un morceau de musique entendu une seule fois dans l'enfance avant même de pouvoir le nommer. Elle connaissait la taille des couches et des culottes en plastique, leur largeur, le drapé particulier du tissu éponge, taillé pour une personne de taille normale, une personne adulte. Elle savait parce qu'elle savait. Elle savait de cette façon qu'on acquiert en vivant au contact d'une chose pendant des années, en maîtrisant son langage visuel.

Elle sut aussi, avec une certitude qui lui coupa légèrement le souffle, qu'elle avait sous les yeux quelque chose qui avait été caché, qui n'avait peut-être jamais été étendu sur une corde à linge auparavant, qui se trouvait là maintenant pour une raison pratique tout à fait ordinaire et non parce que la personne à qui ces vêtements appartenaient avait choisi, ce jour-là, de ne plus les dissimuler. Et les vêtements de bébé résonnèrent en elle d'une manière inattendue.

Elle resta debout à la fenêtre pendant encore une minute.

Elle avait déjà étendu son linge elle-même sur la corde à linge, dans son ancien appartement, un jour où son sèche-linge était tombé en panne, et la logique était la même. Elle avait suspendu des couches et des culottes en plastique, et était restée là, tremblante, dans la cuisine pendant une demi-heure avant de ressortir, de tout décrocher et de le poser sur le bord de la baignoire. Ce tremblement était dû à un mélange de peur et... elle n'arrivait pas à identifier l'autre. Du soulagement, peut-être. Le soulagement de voir quelque chose exister à la lumière du jour, même brièvement.

Elle regarda la robe rose. Elle regarda la rangée de couches.

Elle posa sa tasse sur le rebord de la fenêtre et resta immobile, attendant de savoir ce qu'elle en pensait. La pensée lui vint lentement, comme une douce chaleur. Une porte dont elle ignorait

La corde à linge

l'existence, désormais simplement visible : présente, déverrouillée, ne nécessitant rien d'elle, si ce n'est de la remarquer.

Elle est redescendue.

Elle se tenait dans sa cuisine et se regarda brièvement dans le miroir de la bouilloire, un miroir médiocre certes, mais un miroir tout de même. Elle y voyait l'image d'une jeune femme ordinaire, son jean ordinaire, toutes ces choses ordinaires qu'on ne voit pas. Elle repensa à ces deux années de regards furtifs par-dessus la clôture. Elle repensa à son placard fermé à clé, à ses habitudes bien rodées et à cette coïncidence extraordinaire, ou plutôt à ce qui n'en était pas vraiment une, peut-être simplement le fruit du hasard, cette fatalité qui, parfois, faisait que l'univers partageait cette clôture avec une personne qui venait d'étendre son linge, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose.

Elle posa brièvement une main sur la ceinture de son jean, sentant la souplesse familière du jetable à travers le denim, sa chaleur, son volume doux, les bandes adhésives, et prit une décision de celles qui ne deviennent possibles que lorsque quelque chose d'impossible depuis longtemps devient, en un instant, tout simplement possible.

Elle sortit par sa porte d'entrée.

Elle se dirigea vers la maison voisine, se tint sur le perron et frappa.

À l'intérieur, elle entendit les bruits habituels d'une personne dans une cuisine : une chaise, un pas, la petite hésitation avant le loquet. Puis la porte s'ouvrit et William Thomson se tenait là, la regardant, grand et large d'épaules dans ses vêtements de travail, avec une expression de surprise polie et modérée qu'elle reconnut immédiatement comme celle de quelqu'un qui a l'habitude de paraître franc.

«Salut», dit-elle. «Je suis Lena. Ma voisine. Je ne crois pas qu'on ait vraiment parlé.»

La corde à linge

Il sourit. Elle remarqua dans son regard une certaine prudence, une vigilance accrue, une légère fatigue, et, pensa-t-elle, quelque chose d'autre qu'elle ne parvenait pas encore à déchiffrer.

« Non », dit-il. « Je ne crois pas que nous en ayons. Je suis Will. »

Elle le regarda. Il la regarda. Dehors, derrière eux deux, derrière deux clôtures et deux petits jardins, le linge tournait doucement dans l'air du soir.

« J'allais te demander, dit-elle, si tu voulais venir prendre une tasse de thé. »

Et quelque chose changea sur son visage, derrière son regard attentif. Quelque chose qui avait été longtemps refoulé se manifesta, imperceptiblement, avec hésitation et curiosité, et elle le vit.

« Oui », dit-il. « J'aimerais bien. »

- Fin -